Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1er décembre 2018

Bruno Pellegrino

© Les éditions Zoé

Biographie

Né en 1988, Bruno Pellegrino vit et travaille à Lausanne. Lauréat du Prix du jeune écrivain (*L'Idiot du village*, Buchet/Chastel, 2011), il a publié de nombreux textes dans des revues et ouvrages collectifs.

En 2015, il publie son premier livre, *Atlas nègre* (Tind, 2015). Bruno Pellegrino est également actif au sein du collectif AJAR, auteur de *Vivre près des tilleuls* (Flammarion, 2016).

Bibliographie sélective

• *Là-bas, août est un mois d'automne*, roman, Les éditions Zoé, 2018
• *Stand-by – Saison 1*, feuilleton littéraire, avec Daniel Vuataz, Aude Seigne et Frédéric Pajak, Les éditions Zoé, 2018
• *Électrocuter une éléphante*, Paulette éditrice, 2017
• *Atlas nègre*, récit, Tind, 2015. Avec Yoann Kim (illustrateur)
• *L'Idiot du village et autres nouvelles*, Buchet/Chastel, 2011

Présentation sélective des ouvrages

Là-bas, août est un mois d'automne, Les éditions Zoé, 2018

Voici un éloge de la lenteur et de la liberté, un roman sur un frère et une sœur qui vivent depuis toujours sous le même toit et qui ont conclu ensemble un pacte tacite. Madeleine fume le cigare, se passionne pour la conquête spatiale, tient le ménage de la maison et, surtout, protège son frère. Gustave, lui, s'acharne à inventorier le monde et ce qui va disparaître, en marchant, photographiant, écrivant. C'est que la paysannerie se transforme, ses rituels et ses objets aussi, et, avec eux, la nature.
Ce premier roman s'inspire librement de la vie du poète Gustave Roud et de sa sœur Madeleine.

Les éditions Zoé

Extrait de l'ouvrage

« Pour se donner du courage, Gustave relève la présence du haut massif de zinnias. Sans doute serait-il étonné d'apprendre que cette espèce sera la première à éclore en orbite, en janvier 2016, à bord de la Station spatiale internationale – les pétales serrés qui se déploient dans la clarté violette de diodes électroluminescentes stimulant la photosynthèse. Étonné, émerveillé ou incrédule, mais il ne le saura jamais, il sera mort depuis longtemps : en admettant qu'on soit bien en septembre 1962, il lui reste, au moment où il inscrit dans son carnet ce mot de zinnias, tout juste quatorze années à vivre. »

Extraits de presse

Présentation du premier roman *Là-bas, août est un mois d'automne* par son auteur Bruno Pellegrino, décembre 2017, Éditions Zoé

Voir la vidéo (durée : 2 min. 53)

Article publié dans *Télérama*, février 2018, Nathalie Crom

Une évocation contemplative du drôle de couple formé par le poète Gustave Roud et sa sœur, dans leur village des Alpes suisses.

Le paysage vaudois, alentour du village de Carrouge où il vivait en compagnie de sa sœur aînée, Madeleine, dans une maison héritée de leur grand-père, évoquait au poète Gustave Roud (1897-1976) *« comme une suite de beaux corps étendus, avec des inflexions qui reprennent et transposent au bord du ciel celles du corps humain, d'une molle hanche, d'une gorge ou d'une épaule… ».* En ces lieux, on voit souvent et longuement Gustave Roud marcher, éprouver et rêver, dans le beau roman contemplatif de Bruno Pellegrino. Ce dernier figure dans le récit, aux côtés de Gustave et de Madeleine, narrateur fasciné par la *« manière lente et savante d'éprouver l'épaisseur des jours »* à laquelle s'appliquèrent durant des décennies ces deux êtres, non pas en marge de la vie réelle, non pas hors du temps, mais au contraire de plain-pied dans l'expérience sensible, dans la recherche d'un accord avec le monde — et, dans le cas de Gustave, la quête des mots pour dire cette harmonie.

« Leur tâche (…) est de perpétuer ce qui peut l'être — très peu de choses — et d'accompagner le reste à son terme. Ce qu'elle et lui sont l'un pour l'autre est encore plus simple : le dernier vivant, la dernière vivante. À croire que ces deux-là n'existent qu'à la seule fin de prendre congé », écrit encore Bruno Pellegrino, à propos de ce drôle de couple dont il décrit, en la réinventant, la dernière décennie de vie commune (1962-1972). Appliquant à la lettre, en cet exercice descriptif et méditatif tout en sobriété frémissante, la leçon du poète : pour mieux raconter, s'en tenir « *aux lumières, aux saisons, aux faits et gestes — les gestes surtout, les pieds qui s'enfoncent dans la boue de mars, les bras qui soulèvent des gerbes de foin ou qui retiennent la bride d'une jument fourbue, les lèvres, le matin, contre l'aluminium brûlant d'une tasse de café bue sous un arbre, des gestes qui font des vies ».*

Article et entretien publiés dans *Le Temps*, janvier 2018, Lisbeth Koutchoumoff

Bruno Pellegrino signe *Là-bas, août est un mois d'automne*, un roman qui s'attache au couple que le poète vaudois formait avec sa sœur.

Puisant aux journaux que le poète a tenus tout au long de son existence et à sa correspondance, Bruno Pellegrino a placé sa loupe sur les années 1962-1972, soit les dix dernières années de Madeleine Roud et donc du couple. Le livre s'ouvre par une explosion de couleurs, de textures et de parfums. Ce matin du 19 septembre 1972, Gustave brave le froid pour faire le tour du jardin ravagé par le givre. Accablé mais appliqué, il note chaque fleur, chaque massif brûlé pendant la nuit. Les phrases de Bruno Pellegrino, sans emphase, au plus près au contraire de l'herbe écrasée par le givre, placent le lecteur dans les pas du jardinier-poète, dans son souffle même, un peu accablé ce matin-là, dans ses pensées qui s'échappent vers un tableau du Douanier Rousseau et vers l'enfance.

Mais d'emblée, pour le lecteur, ce sont bien les gestes, appliqués, attentifs, silencieux, qui se détachent. Et puis cette foi dans l'action tandis que la nature, tout ébouriffée, semble se moquer éperdument de cette présence humaine. Cette ouverture, très belle, donne ainsi le la d'un roman qui cherche à dilater ce qui fait l'épaisseur des jours, jusque dans ces moments les plus anodins, « cette suite de gestes qui font les vies ». Pour capter cette essence fugace, Bruno Pellegrino se rend lui aussi attentif, totalement, à ce qui semble avoir tenu ce couple de frère et sœur : tenir la maison, soigner le jardin, perpétuer l'histoire familiale alors même qu'elle allait s'éteindre après eux. Par fidélité d'enfants envers les parents disparus. Par respect pour la vie qui mérite que l'on prenne soin de soi et des siens. Jusqu'au bout. Sans en faire toute une histoire.

Le Temps : Qu'est-ce qui vous a attiré chez Gustave Roud ?
Bruno Pellegrino : D'abord, ses photographies que j'ai découvertes lors d'un cours d'introduction à la littérature romande donné par Daniel Maggetti à l'Université de Lausanne. J'ai grandi à la campagne, à dix minutes de Carrouge où vivait le poète. Les paysages qu'il photographiait m'étaient familiers, mais les personnages qui les peuplaient, ces paysans torse nu qui fauchaient ou semaient, étaient très exotiques. Un peu comme des images du XIX^{e} siècle capturées par un œil du XX^{e}. Elles suscitaient chez moi quantité de questions : comment Roud faisait-il pour demander à ces hommes de poser torse nu sans se faire rabrouer ou même taper ? Comment était-il perçu ? Comment le vivait-il ? Jusque-là, il me semblait évident, à titre personnel, qu'il fallait quitter la campagne et s'installer en ville pour pouvoir vivre son homosexualité. Je découvrais une figure qui avait fait le choix de rester.

Sa poésie vous a touché après coup ?
Avant Gustave Roud, je ne lisais pas de poésie, j'avais l'impression de ne pas comprendre. Il m'a initié. Il parle souvent de ces états intérieurs nécessaires à l'écriture de la poésie, des états qui s'appliquent aussi quand on la lit. Quand j'ai commencé à lire son œuvre poétique, j'étais prêt et il m'a embarqué.

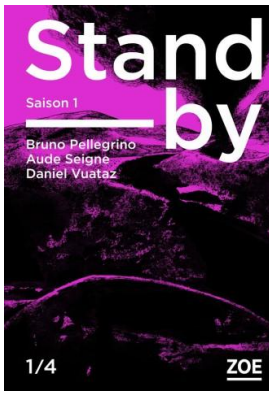
Qu'est-ce qui a déclenché l'envie de lui consacrer un roman ?
La découverte de l'existence de sa sœur, Madeleine, avec laquelle il a vécu toute sa vie. Puis la découverte de leur maison à Carrouge que j'ai visitée avec le séminaire de l'université. Un lieu qui est un univers en soi, très fort. J'ai eu envie de raconter ce couple, dans cette maison. Pourquoi Madeleine a-t-elle fait le choix de rester à Carrouge et de se consacrer à son frère plutôt que de vivre pour elle ? Les choix de vie de ce duo m'intéressaient à un moment où je devais moi-même en faire. Comment vivre, quelle place donner à l'écriture ? Regarder les vies de ces deux-là me permettait aussi de me poser des questions sur la mienne.

Dans le roman, vous vous éloignez de la figure canonique du poète telle qu'elle s'est construite ces cinquante dernières années… Il fallait oser, non ?
Pendant toute la durée de l'écriture, les personnages s'appelaient Gus et Mad. Pour m'aider à prendre de la distance et à trouver la légitimité pour écrire sur ces figures. Sinon, c'était trop écrasant. Je n'ai remis les noms de Gustave et de Madeleine qu'à la toute fin. C'est aussi pour cela que j'ai introduit un narrateur qui précise qu'il imagine ce qui se passe et que le lecteur n'est pas tenu de le croire.

Aborder l'homosexualité du poète n'allait pas de soi non plus…
Cette thématique était importante pour moi, il était impensable de ne pas en parler. En même temps, je ne voulais pas affubler Gustave Roud d'une étiquette dont lui-même ne voulait pas ou dans laquelle il ne se serait pas reconnu. Le mot « homosexualité » n'apparaît pas dans son journal. L'homosexualité était chez lui ressentie, vécue, mais jamais nommée. J'ai suivi cette même approche dans le roman.

Gustave Roud continue-t-il à vous inspirer ?
Par sa façon de mener sa vie, oui. Madeleine m'inspire tout autant. Ils me touchent dans leur façon de faire des choix, d'accepter la vie qui en découle et de la vivre le plus pleinement possible. La vie consiste bien au bout du compte à occuper chacune de ses journées. Et la manière dont Gustave et Madeleine occupaient les leurs m'émeut. Ma vie, nos vies sont d'abord faites de choses banales et sans suspens. Mais elles nous construisent, jour après jour. Il faut donc croire que ces choses apparemment anodines ont de l'importance. C'est à cela que j'ai essayé de redonner de la valeur, à travers cette façon dont Gustave et Madeleine avaient d'être intensément présents au monde.

Stand-by – Saison 1, Éditions Zoé, 2018



Lorsqu'un volcan dans la région de Naples entre en éruption, un prodigieux nuage de cendres paralyse progressivement l'Europe, clouant les avions au sol et brouillant les communications. Sur le point de s'envoler pour New York depuis Paris, Alix Franzen doit revoir ses plans. Au Monténégro, Nora, Vasko et Virgile, trois adolescents, se retrouvent sans adultes et découvrent l'indépendance, grisante et inquiétante. Au même moment, les *Green Teens* – une équipe de jeunes Européens qui accomplissent leur Service climatique obligatoire – reste bloquée au cœur du Groenland, loin de tout secours.
Voici le récit des premières vingt-quatre heures qui suivent l'éruption.

Éditions Zoé

Extrait de l'ouvrage

« Il est 3h du matin, le milieu d'une nuit d'octobre au Groenland. La baie de Melville, côté Canada, est peut-être striée de reflets bleu profond. À soixante kilomètres de la côte ouest, les lumières de Clim Camp clignotent. Dans cette base affrétée par le Service climatique européen, des jeunes hommes et femmes venus de tout le continent effectuent leur quota de jours obligatoire, sous la houlette d'un instructeur agréé. Cette année, ils sont cinq à avoir passé l'automne à Clim Camp, rejoints il y a dix jours par un autre groupe, ceux de Summit, eux aussi en fin de mission. Tout le monde est regroupé pour attendre l'avion qui doit les ramener à la maison. »

Extraits de presse

Présentation du feuilleton littéraire *Stand-by* par les auteurs, novembre 2017, Éditions Zoé

Voir la vidéo (durée : 2 min. 48)

Article publié dans *Le Temps*, janvier 2018, Lisbeth Koutchoumoff

Stand-by, le feuilleton littéraire écrit avec les codes des séries télévisées.

Bruno Pellegrino, Aude Seigne et Daniel Vuataz, tous membres du collectif AJAR, ont relevé le défi lancé par les Éditions Zoé.

Un feuilleton littéraire, avec marqué « à suivre » à la fin de chaque épisode. Et des personnages auxquels on s'identifie au fil des mois de parution. Ainsi se présente le projet *Stand-by* écrit à six mains par Bruno Pellegrino, Aude Seigne et Daniel Vuataz, et dont le premier épisode paraît ces jours-ci aux Éditions Zoé. Trois autres épisodes sont prévus en avril, en août et en octobre. Avec à chaque fois, cette envie de marier les outils narratifs des séries télévisées aux richesses propres de l'écriture littéraire.

Comme souvent avec les bonnes idées, celle-ci dégage une impression d'évidence. Elle s'est imposée à Caroline Coutau il y a de cela environ deux ans. La directrice des Éditions Zoé rencontre alors régulièrement Aude Seigne, qu'elle publie, Bruno Pellegrino, qu'elle s'apprête à publier, et Daniel Vuataz, qui venait de participer à l'aventure de l'*Histoire de la littérature en Suisse romande*.

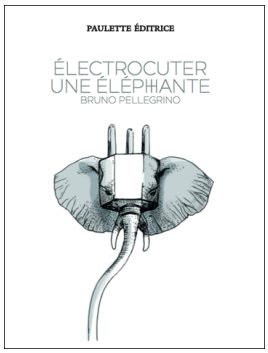
Les trois trentenaires se connaissent par ailleurs très bien, ils sont membres de l'AJAR, ce collectif de jeunes auteurs suisses romands qui pratique l'écriture à plusieurs (*Vivre près des tilleuls*, Flammarion, 2016), les canulars littéraires, les performances scéniques et autres approches ludiques de l'écriture. « *Quand ils sont ensemble, les idées fusent. Ils s'inspirent mutuellement. C'est impressionnant à observer* », raconte l'éditrice. « *Tous les trois sont de grands amateurs de séries télévisées, ils échangent beaucoup dessus. Par rapport à eux, je suis un peu à la traîne… Mais j'ai réalisé un jour que nous parlions plus ensemble de séries que de livres.* »

L'éditrice leur lance alors le défi d'écrire, à trois, un feuilleton en empruntant les codes des séries télévisées. L'idée fait immédiatement mouche. Habituée, au sein de l'AJAR, à écrire en groupe, l'équipe se met au travail avec méthode : « *On a établi chacun des listes des séries et des thèmes qui nous inspiraient. On a ensuite fait des schémas pour voir où on se retrouvait* », explique Daniel Vuataz. « *Ce qui est intéressant, c'est que les thèmes qui nous réunissaient apparaissaient rarement dans les séries qui nous plaisaient. Cela prouve que c'est vraiment la manière dont les sujets sont traités qui compte plutôt que le sujet lui-même* », poursuit Aude Seigne.

Que ce soit pour les atmosphères, les rythmes narratifs, la psychologie des personnages, l'équipe se retrouve autour de références comme *Black Mirror*, *Top of the Lake*, *Les Revenants* ou *Breaking Bad*. « *Depuis deux ans que nous travaillons sur* Stand-by*, on ne peut plus regarder une série sans penser à la façon dont elle a été conçue, écrite, découpée* », constate Bruno Pellegrino.

Écrire à trois se révèle être un puissant moteur d'émulation. Selon une règle de l'AJAR qu'ils appliquent ici, chacun a tous les droits pour intervenir dans les textes des autres. « *Ce n'est possible que dans un climat de confiance totale* », admet Bruno Pellegrino. Au terme des nombreuses relectures, chaque passage a véritablement été écrit ou réécrit par chacun. Les quatre premiers épisodes de la première saison sont terminés. Euphorique et épuisée par les derniers mois d'écriture très intenses, l'équipe attend la réaction des lecteurs avec beaucoup de curiosité.

Électrocuter une éléphante, Paulette éditrice, 2017



Comment présenter une éléphante à un public avide de spectacle ? Qu'en faire lorsqu'une vie domestique l'a rendue folle ? Et quel est le moyen le plus rentable de l'exécuter ? Les réponses se trouvent dans cet exposé, trop sérieux pour être honnête.
Autour de 1900, la fascination pour l'ailleurs gagne les milieux populaires. Le cirque devient ainsi l'un des temples de l'exotisme pas cher. C'est de cet engouement que traite Bruno Pellegrino, en pointant le cas de Topsy, une éléphante qui, rendue agressive par une vie de spectacle, sera électrocutée en 1903. Sur un ton faussement docte, ce petit exposé formel prend son sujet très au sérieux, pour mieux en récuser le fond.

Paulette éditrice

Extrait de l'ouvrage

« Posséder sa propre éléphante, encore bébé, adorable, la trompe malhabile trahissant déjà la grâce à venir, est une chose. Aussi arrangeante soit l'animale, on ne s'est toutefois pas fatigué juste pour ses beaux yeux. Elle va d'ailleurs rapidement grandir, grossir, épaissir et forcir (une éléphante, quoi). Il s'agit sans trop tarder d'en rentabiliser l'acquisition.
La première tâche à accomplir est de la ramener sous nos latitudes. Ce qui implique, si cela a lieu dans le dernier quart du XIXe siècle, de la charger sur un bateau et de traverser un océan, celui qu'on voudra. Plus facile à dire qu'à faire, certes, d'autant qu'il vaut mieux s'y prendre en toute discrétion, la légalité de la manœuvre n'étant pas absolument établie.
L'idéal est ensuite de la refiler à un directeur de cirque, si possible pas trop regardant et qui, avec un peu de chance, vous aura même commissionné en amont. »

Extrait de presse

Article publié sur le site *RTS – Couleur3*, avril 2017, Julien Burri

Les éditions Paulette publient *Électrocuter une éléphante*, un livre de Bruno Pellegrino qui raconte l'histoire véridique de Topsi, star du cirque, une éléphante électrocutée en 1903 à New York en public et devant une caméra.

L'éditeur lausannois Paulette propose *Électrocuter une éléphante* dans sa collection de petits livres de poche, les *Pives*. Cette collection sort six textes par an, des récits qui flambent, à forte personnalité, signés par des auteurs en majorité romands et québécois.

L'auteur, le Vaudois Bruno Pellegrino, né en 1988, nous raconte l'histoire véridique de Topsi. Elle fut présentée à tort, au XIX^{e} siècle, comme la première éléphante née sur le sol américain. Star de cirque, réduite à l'esclavage et maltraitée, Topsi se met en colère un jour où un visiteur a l'idée de lui donner son cigare allumé à manger. L'animal se fâche et tue trois personnes. Ses propriétaires décident alors de la mettre à mort, mais en se faisant un maximum d'argent et de publicité. Une exécution publique, comme au Moyen Âge.

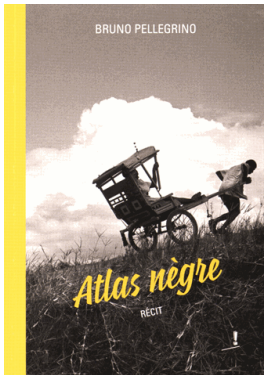
Se pose la question de la technique à utiliser pour l'éliminer : faut-il l'étrangler et la pendre, au moyen d'une grue, comme sa consœur l'éléphante Big Mary ? Ou la fusiller comme Chunee, un éléphant qui reçut 152 balles dans le corps ? Non, Edison, le grand inventeur, propose de l'électrocuter. Et de filmer la scène, qui sera diffusée partout. Le destin de Topsi, c'est la réunion horrible de la chaise électrique et du cinéma.
Conduite enchaînée, ligotée, par les hommes mêmes qui se sont occupés d'elle durant 25 ans, Topsi recevra 6600 volts dans le corps. Nous sommes en 1903, à Conney Island. Le public, nombreux, paye pour voir.

Ce livre très émouvant, sous ses dehors pince-sans-rire, prend des airs de faux petit manuel pratique. Il nous renvoie notre voyeurisme, notre propre violence, à la figure. « *Nous ne sommes pas des sauvages* », écrit Bruno Pellegrino avec ironie, nous les hommes, puisque nous organisons des procès pour juger les animaux. Le livre fait réfléchir, et oblige le lecteur à se poser des questions sur ses habitudes, et sa vision de l'animal. Nos abattoirs tournent à plein régime, pour transformer les bœufs en steak, quelle différence avec la mise à mort d'un éléphant ?

La Suisse n'est pas loin : les mises à mort de pachydermes ont été pratiquées sous nos latitudes, tout comme les procès faits aux animaux. Rappelons qu'au Moyen Âge, on a condamné à mort un coq à Bâle parce qu'il avait commis le crime de… pondre un œuf. Et l'Évêque de Lausanne, en son temps, avait excommunié les sangsues, accusées de contaminer les truites du Léman.

Le temps d'une parenthèse, qui aurait mérité d'être développée, l'auteur rappelle aussi que le 27 juin 1866 à Morat, dans le canton de Fribourg, on a tué avec un boulet de canon, puis mangé, un éléphant agressif. À Genève, en 1820, l'histoire se répète avec un coup de canon dans la tête d'un pachyderme récalcitrant, dont la dépouille a fini dans les collections du musée d'histoire naturelle. Mais rassurez-vous, « *nous ne sommes pas des sauvages* »…

Atlas nègre, Tind, 2015



À Madagascar, Tana brûle. L'île chancelle. Le coup d'État a eu lieu il y a trois ans, déjà. Trois ans, c'est jeune, à l'échelle d'un pays. Pour le narrateur, le voyage était prévu de longue date ; il ne connaît rien, ici, débarqué de sa Suisse natale, mais il pourrait aider. Il sent bien, arrivé à l'aéroport, accueilli par celle qui sera sa chef, Mme Andrissa, qu'il n'est peut-être pas tout à fait à sa place. Mais il y a tant à faire, il pourrait aider.

Tind

Extraits de presse

Article publié dans *Le Temps*, décembre 2015, Isabelle Rüf

La dérive d'un jeune homme en quête de lui-même.
Récit de formation et de voyage, le premier livre de Bruno Pellegrino, jeune auteur vaudois, est une réussite.

[…] Ce récit – de voyage, de formation – témoigne d'une maîtrise de la langue et d'une justesse de regard rares. Rien d'extraordinaire pourtant dans cette dérive qui mène un jeune homme du nord au sud, puis à l'est, en quête de lui-même. C'est d'ailleurs le titre des deux parties: « Sud » puis « Est ». Une histoire d'amour mélancolique, deux voyages, une rupture. On pense avoir lu ça cent fois, et puis non, les qualités du livre transcendent ce que l'histoire risque de véhiculer comme clichés.

[…] Bruno Pellegrino n'a pas lu Proust pour rien, la fluctuation des sentiments est finement esquissée. Mais le jeune auteur n'a heureusement pas retenu de *La Recherche* les longues périodes, il est de son temps : phrases brèves, lexique contemporain sans affectation, dialogues inscrits dans le flux narratif, efficaces notations de couleurs, d'odeurs, peu de psychologie.

[…] Bruno Pellegrino laisse planer une menace sourde qui jamais ne se vérifie. Le voyageur a été averti des pires dangers. On croit qu'ils vont fondre sur lui, et non, ils se dissipent. C'est très habile. À Madagascar, le tsunami annoncé n'a pas eu lieu. À Tokyo, c'est le séisme qui est épargné aux voyageurs. À la dernière page, dans la dernière chambre, un petit pain de savon sèche sur son papier d'emballage : un clin d'œil à Nicolas Bouvier ? Quoi qu'il en soit, *Atlas nègre* s'inscrit sans prétention et avec talent dans cette filiation.

Article publié sur *Viceversa littérature.ch,* janvier 2016

Le roman *Atlas nègre* du jeune auteur vaudois Bruno Pellegrino dépeint deux voyages. Cap sur le sud pour le premier, à Madagascar. Un jeune homme, qui vient de se séparer provisoirement de sa copine, s'essaie en tant que stagiaire pour une organisation humanitaire, avant de partir explorer l'île, le sac sur le dos. Dans la deuxième partie, on le retrouve sur la route avec sa copine. En partant de Moscou, ils traversent l'Asie en train et en avion, avant d'atterrir à Tokyo, où ils enterrent définitivement leur relation. Deux récits de voyages de la génération Facebook, ponctués d'observations précises et de réflexions savoureuses.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82

• Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

• Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr
Site internet du festival : http://www.lespetitesfugues.fr

Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté